

## Une bouteille et une feuille de tabac

Elle s'est assise, ses provisions posées sur son coté droit. Regardant, mélancolique, les hangars lui faisant face. Elle n'était pas revenue depuis des décennies. Des siècles, à l'échelle d'une existence humaine. Assise sur la dalle de béton, adossée au mur de brique, maintenant si froid mais rayonnant encore pour elle. Lui faisant encore sentir toutes les effusions d'efforts et d'activités que ces lieux ont si longtemps exaltés.

Avant de venir, elle a attendue la nuit. Ne surtout pas reprendre les révolues arrivées matinales : elle ne l'aurait pas supportée. Elle est venue après que son passé soit parti, elle repartira avant que son passé ne la rattrape.

Elle ne voulait pas venir seule. Elle aurait aimée une présence humaine. Elle devra se contenter de ses habituels compagnons.

Hortense. Elle s'appelait comme ça, souvenir cinglant qui lui revient en ces lieux. Elle l'avait longtemps mis de coté, oublié, opprimé. Curieuse manière que nous avons de cacher nos propres fragments de vie, ces débris qui, finalement, nous définissent tant.

Hortense Chavignet. Plus un surnom qu'autre chose, une étiquette, une identité. Elle venait tous les matins, repartait tous les soirs, dans ce cycle de vie qu'alors elle n'aurait jamais imaginée regretter.

Mais maintenant, c'est bien différent.

Elle connaissait ces murs : les ayant côtoyés si longtemps. Pourtant maintenant elle ne les reconnaît qu'avec difficulté et désillusion. La bouteille à mi-chemin entre les lèvres et le sol.

Quelques gorgées, et un soupir.

Elle se souvient des machines, de ces objets si rustiques que maintenant ils paraissent si lointains. A-t-elle seulement vécue ces histoires ? Ces impressions, ces souvenirs, qui à la fois la font vivre et la tourmentent ?

Le bruit cyclique. Elle l'entend à nouveau. Cet élément singulier qui, multiplié au nombre de postes, formait la sonorité si particulière de l'endroit. Elle avait ressenti une impression de profonde déshumanisation la première fois qu'elle l'avait entendue. Sensation apparue si puissamment qu'elle l'avait étourdie à l'idée de devoir la subir toute la journée.

A la fin, elle l'avait oubliée, son absence l'aurait même dérangée. Cette machinerie qu'elle avait trouvée sordide, elle avait apprise à l'apprécier, et elle la regrettera plus tard, ce *plus tard* qui était devenu douloureusement *maintenant*.

Un autre temps, d'autres vues et visions. D'autres difficultés aussi. Physiques et réelles devenu émotionnelle et idéologiques.

Dans ce monde qu'elle ne comprend plus, elle et ses souvenirs lui font l'effet d'être étrange et dépassée. Sensation inhabituelle de la part d'une génération qui a toujours crue tenir le monde dans le creux de sa main.

Le froid silence de la nuit la prend soudainement, lui faisant observer ces propres impressions et fait mieux ressortir la cacophonie interne qui l'anime. Cette cacophonie de sons, d'envies et de sentiments. Tout lui revient. Elle se souvient des cris et des espérances, des arrivées et des départs, des roulements et des arrangements.

Et de tous les bruissements. Surtout eux. Comme l'odeur, chimique et thermique, qu'elle commence imperceptiblement à retrouver.

Ce mélange de synthèse et d'homme. D'huile et de sueur.

Comment pourrait-elle jamais expliquer cette odeur, cet environnement olfactif. Les années d'oublis n'en ont gardées qu'un maigre spectre, tout juste bon à être supputé de leurs anciens témoins.

Elle regarde les murs rouges lui faisant face, qui lui rendent amicalement son air triste, et à nouveau un va et viens de la main dans l'espace. Nouvelles gorgées avalées.

Instant translaté du temps. Point culminant de la transition éthylique. Instant où la conscience de l'existence s'évapore pour laisser les images s'imposer d'elles mêmes. Et elle ouvre les yeux.

Maintenant elle les voit. Ils sont tous là. Montant les marches pour venir travailler. La saluant et la dépassant. En un flot infini de travailleurs. D'une démarche ample et saccadée à la fois, les sourires lui faisant face. Tous et toutes. Et la relance des machines.

Bruits hydrauliques et rythmes artificiels emplissent l'atmosphère qui se fragmente en fines lamelles de réalité, restructurant l'aversion d'antan. Odeur de la mécanique qui se réchauffe, automatismes en rotation elliptique, vaporisant ces jets du souvenir.

Jets dupliqués dans le plan de l'infini, se superposant au nombre de rangées de machines, le bras qui se déplie, et la main résistive qui suit, indolemment, la cadence imposée.

Répétition et regards, travail et sourires, usine et camaraderie.

Enchevêtrement d'horreurs mélancoliques. De cette impression dédoublée d'avoir perdu beaucoup tout en n'ayant rien à regretter. Extraction de l'imagination contenue dans la réalité retrouvée, observant avidement ce curieux distillat. Raison et souvenirs se débrident, et fusionnent dans cet état fantasmagorique de l'acteur spectateur.

La bouteille translucide arbore fièrement l'absence du liquide consommé, tout ce potentiel déjà relâché, et il attire encore l'œil. Subite hésitation.

Et le choc du verre. Inutile. Jeté. Car devenu vide.

Un simple écho. Et le silence. Engloutis par l'oubli.

Froissement de la feuille séchée. Devenue acre, elle la repose, la lueur rouge faiblissant sur tous ces souvenirs récemment déterrés. Le silence de l'oubli et de la résignation qui, injustement, s'abat sur elle.

Restant là, pétrifiée et déstructurée.

Enfin elle entend un bruissement nouveau et réel. Terriblement réel. Reste un instant à l'écouter, l'entendre dans le vide de la caverne où elle s'est enfermée, puis se lève, chancelante, d'alcool et d'émotion, se rapprochant de ce bruit synthétique, mécanique. Résonnant, comme un dernier rôle technologique.

Un homme est là. Elle le voit, restant invisible. A ces pieds, un sac gisant sans décence d'où dépasse ces cylindres dont elle a si souvent entendu parlée. Il s'exécute, tel un assassin, dans l'ombre, sur ces murs qu'il ne connaît pas, qu'il est en train de profaner.

Elle le regarde ainsi, curieux tableau à double plan où l'ancien regarde le nouveau, éberlué et réticent. Un instant avant de se rappeler de son existence, un instant avant de s'étouffer dans le réel, un instant avant qu'elle ne dérape de son mauvais équilibre.

Echos sonores dans le théâtre industriel qui interrompent instantanément l'activité nocturne.

Quelques bruissement précipités et il n'est déjà plus là.

Elle n'attendra pas longtemps avant que la curiosité corrosive ne la pousse à se rapprocher de ce que l'ombre dissimule. De cette approche craintive et alerte de celui qui, malgré son attirance, a peur de sa future découverte.

Une fois assez proche pour voir l'hématome attendu infligé à son passé, elle découvre de la couleur, des courbes, des lettres. Tout s'arrête. Son œil attiré par les pigments, son attention par la technique.

Quand le soleil se lèvera, elle sera encore là. Elle voudra voir sous la lumière. Elle n'aura plus peur : son passé devenu un présent, et aussi un futur. Enfin libérée, d'une emprise qu'elle ne découvrit que lors de sa subite dissipation.

Seul demeure, dans le désert économique de la désillusion, entre les briques et dans l'ombre, le début d'un sourire.